

LE NOUVEAU STYLE.

p. 21

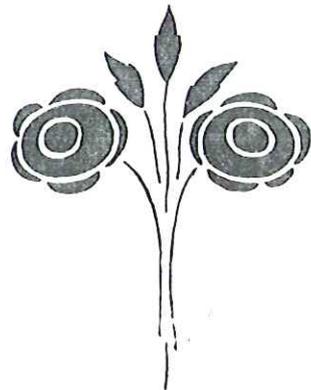
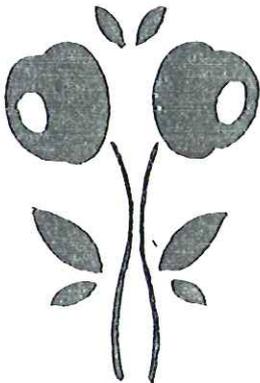
André Vera

On se demandait s'il existait un style moderne lorsque simultanément cette année le Salon du Mobilier et le Salon d'Automne nous en ont montré deux : l'un périmé, l'autre naissant.

Le premier, qui dure depuis près de vingt ans, se fit connaître en 1900. Néanmoins, à bien des gens, il ne fut jamais apparent. Ses caractères, pourtant, sont nombreux, et par rapport à ceux qui distinguent les arts de la même époque, ils sont analogues et concomitants.

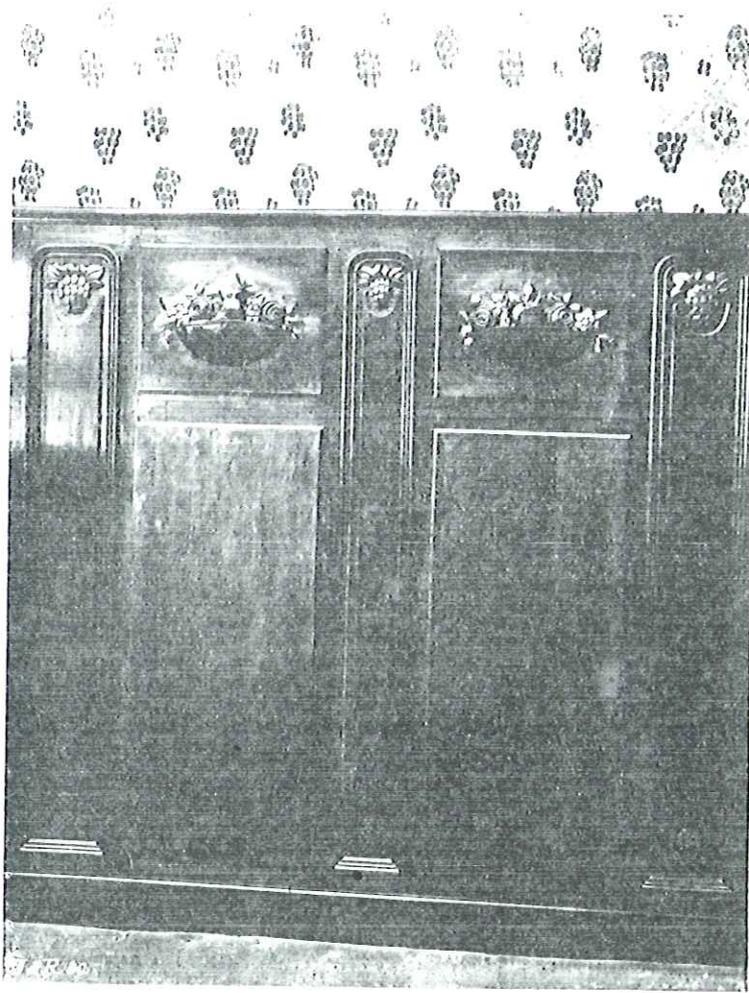
Le propre de la génération d'alors fut de produire des œuvres dues et destinées beaucoup plus à la sensibilité qu'à la raison : le roman était descriptif plutôt que psychologique, la poésie était personnelle plutôt que générale, la peinture était non point décorative mais réaliste et l'architecture était pittoresque plutôt que monumentale. Les arts mineurs s'adressèrent de même à la sensibilité.

N'était-ce pas, en effet, pour émouvoir le spectateur que l'on faisait asymétriques aussi bien les couloirs des grès que les étagères et les bijoux, ne recourant ainsi en aucune manière à la raison qui saisit uniquement dans les objets leurs qualités géométriques de symétrie, d'égalité et de proportion? Puis, pour achever d'égarer la raison, ne dissimulait-on pas la structure, dont elle peut juger, par des formes mouvementées



ANDRÉ MARE

Quatre motifs ornementaux exécutés en marqueterie dans un mobilier de bureau.



Lambris de salle à manger.

A. GROULT.

qui lui sont impénétrables ? Pareillement, le poète de cette époque, par l'emploi d'un mètre en apparence irrégulier, ne semblait-il pas se défendre d'avoir dompté puis assujéti sa pensée ? De même, l'architecte, s'efforçant de ne plus intéresser par des plans, par des saillies et par des proportions, ne cherchait-il pas à captiver l'attention par des matériaux de couleur, par des dômes, par des tourelles, par une ornementation abondante, en somme par des hors-d'œuvre d'architecture : d'autre part, le jardinage n'offrait plus de surfaces nettement découvertes et régulièrement aménagées que l'intelligence eût été capable d'apprécier, mais il traçait des allées sinueuses à travers

des pelouses encombrées d'arbres d'un port, d'une couleur et d'un feuillage différents, puis de corbeilles diversement composées.

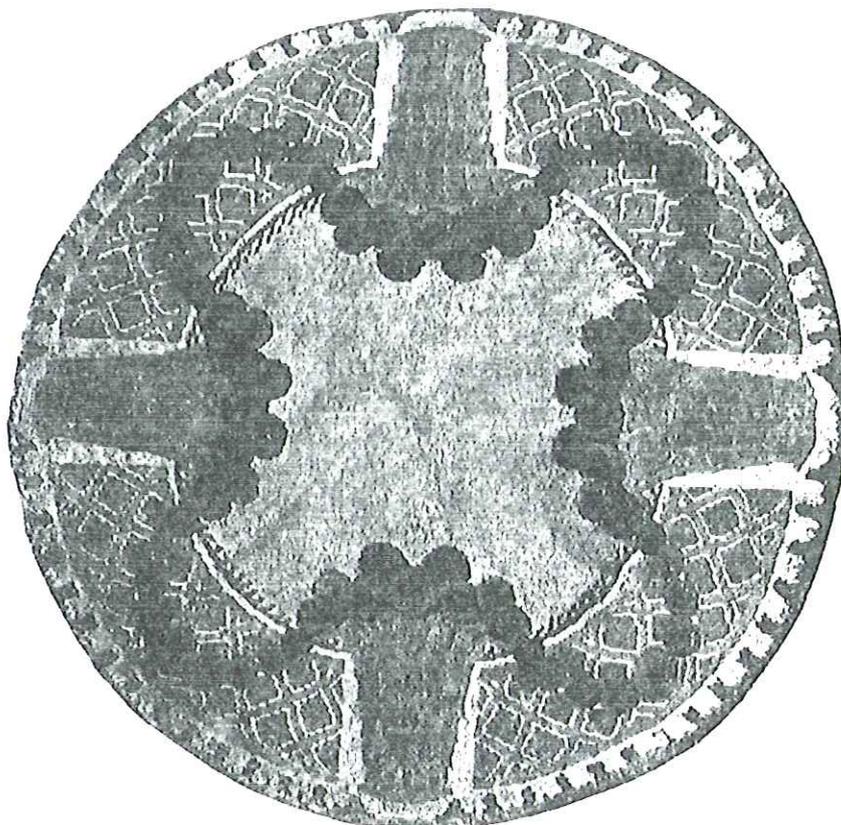
En outre, à l'exemple de Mallarmé, qui, pour créer un style impressionniste, renonçait à l'habituelle construction grammaticale et même à la clarté qui n'aurait servi qu'à l'esprit, les décorateurs préférèrent aux courbes géométriques du cercle et de l'ovale qui, par accoutumance, ne nous étonnent pas, celles, toutes fugitives, du geste, de la flamme et des eaux : et comme des signes, elles attiraient l'attention. Ainsi l'on découvre que ces formes, parfois agressives et toujours agitées, ne sont pas les productions exceptionnelles d'individus isolés, mais qu'elles sont les manifestations régulières d'une entière génération.

On allait encore plus loin : on rendait plus subtile par le détail une impression déjà nouvelle par l'ensemble. A la façon des architectes qui, pour construire une villa d'une silhouette assurément particulière, accumulaient briques, meulière, moellons et carreaux de faïence, à l'exemple des peintres qui, non satisfaits d'une peinture claire, adoptaient une technique spéciale, les décorateurs non seulement employèrent des

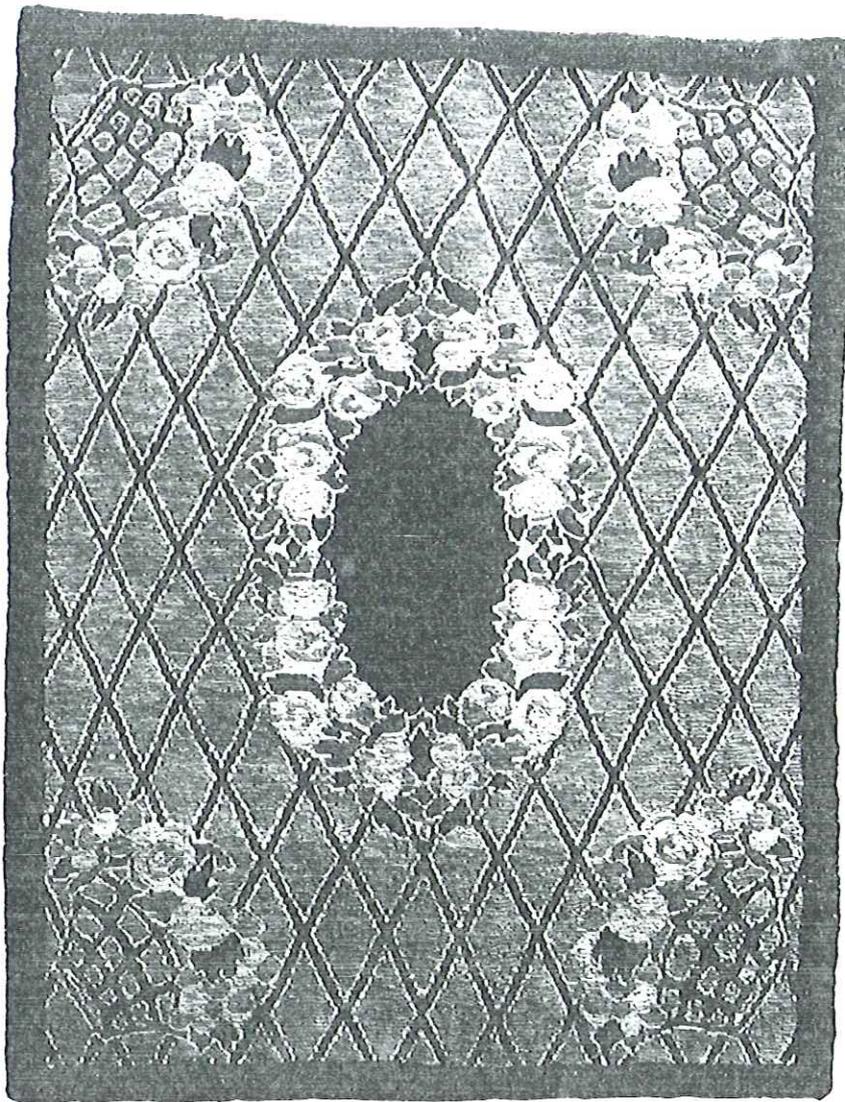
procédés aussi nouveaux que la pyrogravure, mais utilisèrent des matières comme la ficelle et le brocart, la loupe de frêne unie au chêne clair, que les siècles précédents n'avaient pas œuvrées ou juxtaposées.

De même, le désir d'impressionner sûrement et continuellement qui avait à l'écrivain suggéré le procédé nouveau d'apposer le mot pittoresque au début de la phrase et d'employer seulement des termes qui fussent tous producteurs des sensations, fit imaginer au décorateur le meuble à plusieurs fins. C'est pourquoi, par exemple, un lit était non seulement l'objet de tout temps commis au repos, mais à la fois une table de nuit, une bibliothèque et un appareil d'éclairage. Pareillement, la plus simple armoire possédait en creux ou en saillie des places réservées à des bibelots qui réveillaient l'attention. A la vérité, ces dispositions mobilières réunissant plusieurs avantages étaient encore motivées par un sens nouveau des commodités de la vie. A cette époque, en effet, non seulement la science fit de nombreuses et remarquables découvertes desquelles promptement l'industrie retira des applications qui augmentèrent le confort, mais encore le public était enclin à profiter de tous les avantages matériels parce qu'en lui pénétrait l'esprit scientifique et que diminuait conséquemment le sentiment religieux. Un meuble qui, du même coup, offre un canapé soigneusement renversé, des rayons chargés de livres à portée de la main, une lampe électrique à une hauteur convenable, n'a-t-il pas quelque analogie, par exemple, avec une demeure située près d'une gare de chemin de fer, d'un arrêt d'autobus et d'une station du métropolitain?

En somme, à vouloir impressionner vivement et constamment par des effets rares, on fut logiquement amené d'abord à s'éloigner en toute circonstance de la tradition. En même temps, on réagissait ainsi volontairement à l'habitude qu'avaient prise les ébénistes et les tapisseries du second Empire et du commencement de la troisième République, de s'en tenir à copier plus ou moins servilement les œuvres des siècles précédents. Ce



Tapis dessiné par L. Süe et exécuté par A. Groult.



Tapis.

A. GROUPEL.

de ville, qui sont les unes et les autres dépourvues de toute similitude avec

Tel doux hôtel de ville et tel archevêché,
 Tel énorme cadran avec sa vieille aiguille,
 Tel ancien collège avec son toit penché.

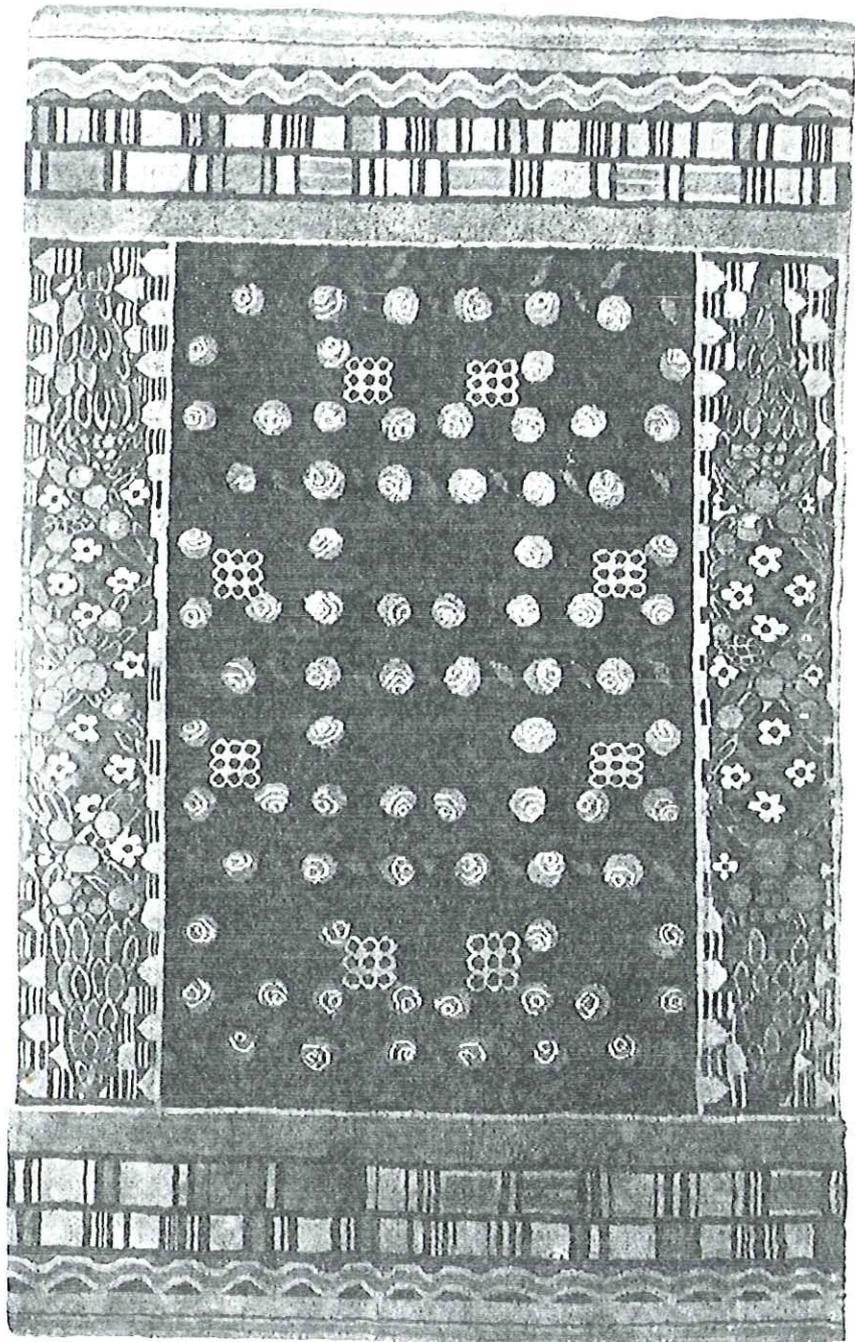
Dans le même temps, d'ailleurs, le poète ne créait-il pas un mètre prosodique absolument nouveau, l'écrivain n'osait-il pas briser une construction grammaticale que lentement avaient édifiée l'usage et la raison? Enfin, des académiciens mêmes ne discouraient-ils pas avec complaisance devant un auditoire de race latine contre l'enseignement du latin? D'autre part, il est patent que le gouvernement était loin de s'efforcer à maintenir la tradition nationale : il était à la fois pacifiste, antimilitariste et antireligieux, il était, en un mot, internationaliste.

fut vraisemblablement à cause de cette franche rupture avec la tradition que le style moderne ne fut pas sympathique à la grande majorité du public. Il déconcerta toujours ces gens d'arrière-garde qui conservent, il est vrai, le dépôt ancestral pendant qu'à l'avant les autres incursionnent.

Au reste, quelle considération aurait obligé les décorateurs seuls de suivre la tradition? Ne donnaient-ils pas leurs soins à des meubles, à des tentures, à des bibelots destinés à prendre place soit dans ces villas de banlieue, soit dans ces maisons

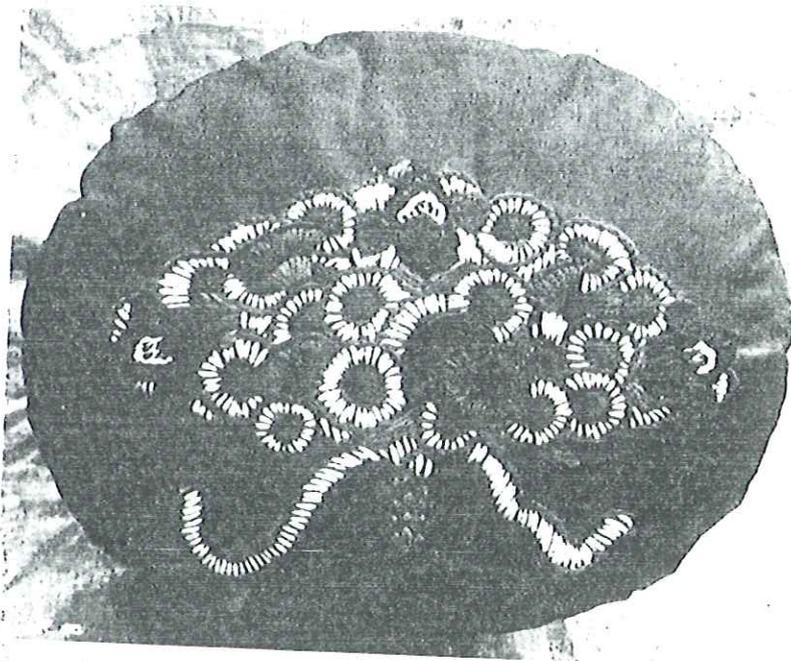
Quoi qu'il en soit des causes, un résultat subsiste : il était impossible d'introduire dans un intérieur meublé et décoré par des artistes de l'école de 1900, une écriture ou une gravure ancienne sans qu'elle y fût isolée. Par contre, toute japonerie et toute chinoiserie s'y trouvait à coup sûr en pleine analogie.

A côté du désir d'émouvoir, les décorateurs de la génération précédente sont aussi caractérisés par la coloration claire de leurs tentures et de leurs meubles. De même que par une peinture claire, les peintres d'alors réagissaient contre les jus et les bitumes de Courbet et de son école, les décorateurs résistèrent au goût de l'antérieure génération pour les meubles noirs et les décorations foncées. Toutefois, si les peintres réalisèrent des toiles d'un coloris incontestablement éclatant, les décorateurs n'obtinrent que des résultats d'une indubitable fadeur. Mais la différence n'est-elle pas due beaucoup plus au talent personnel qu'au principe adopté ? Car les appartements semblaient plutôt décolorés que non colorés, et donnaient en même temps le sentiment d'une recherche et d'un échec. D'ailleurs, c'est apparem-



Tapis.

GUSTAVE LAUMES.

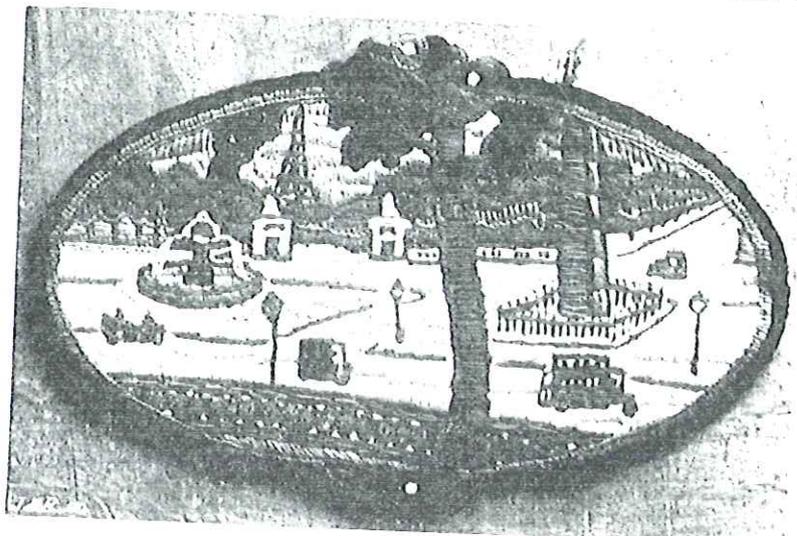
*Coussin brodé.*

J.-L. GAMPERT.

ment l'assurance d'une réussite aisée qui souvent leur a fait soit composer des monochromies dans lesquelles ils opposaient les divers tons d'une même couleur, soit employer pour fond de l'ornementation un certain ton neutre tout proche de celui de la toile d'emballage sur lequel réussissaient infailliblement leurs timides modulations.

Un dernier trait enfin achève de ca-

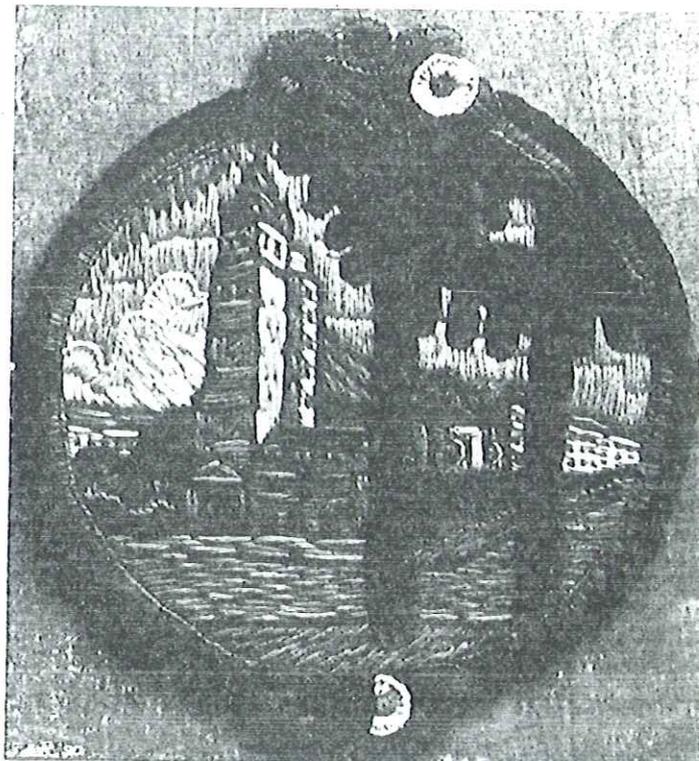
caractériser l'école de 1900 : la personnalité de la forme. En effet, l'ornementation n'est plus comme autrefois le développement individuel d'un thème commun à une même génération d'artistes. Elle est l'œuvre strictement exclusive de chacun d'eux. A la vérité, dans le même temps les frères de Goncourt et la plupart des auteurs ne firent-ils pas l'effort d'écrire personnellement ? Au reste, ne blâme-t-on pas un peintre, par exemple, de présenter aux expositions successives des tableaux qui soient des variantes d'une même idée pourtant personnelle, ou qui soient réalisés par une technique analogue, tellement les yeux du public ne sont jamais rassasiés de voir du nouveau ? Il faut donc à tout prix apporter du neuf, selon l'expression de Huysmans. Il faut donc non seulement différer des autres, mais encore différer de soi-même, en un mot se renouveler. Une telle passion et pour le changement et pour la distinction est due à la prédominance subite de l'esprit scientifique sur le sentiment religieux. L'es-

*Broderie murale.*

J.-L. GAMPERT.

prit scientifique est rempli de curiosité et cherche la cause et la raison de tout. Or les remarquables découvertes scientifiques d'alors éblouirent les gens, et chacun ne considérant pas qu'on en ignorait bien davantage, s'enorgueillissait de posséder une vue claire sur toutes choses. On ne cherchait pas à penser juste, on s'occupait à raisonner. On en vint à estimer si fort la raison de l'homme que tout l'effort de l'homme fut de gagner une place avantageuse dans la raison de l'homme. C'est pourquoi chacun tâchait de se distinguer des autres, n'étant plus retenu par la discipline chrétienne qui commande la modestie, l'humilité et la soumission, et se trouvant d'autre part sollicité par le public qui était avide de changement parce qu'il ne reconnaissait plus, dans son irrégularité, la vanité des choses extérieures.

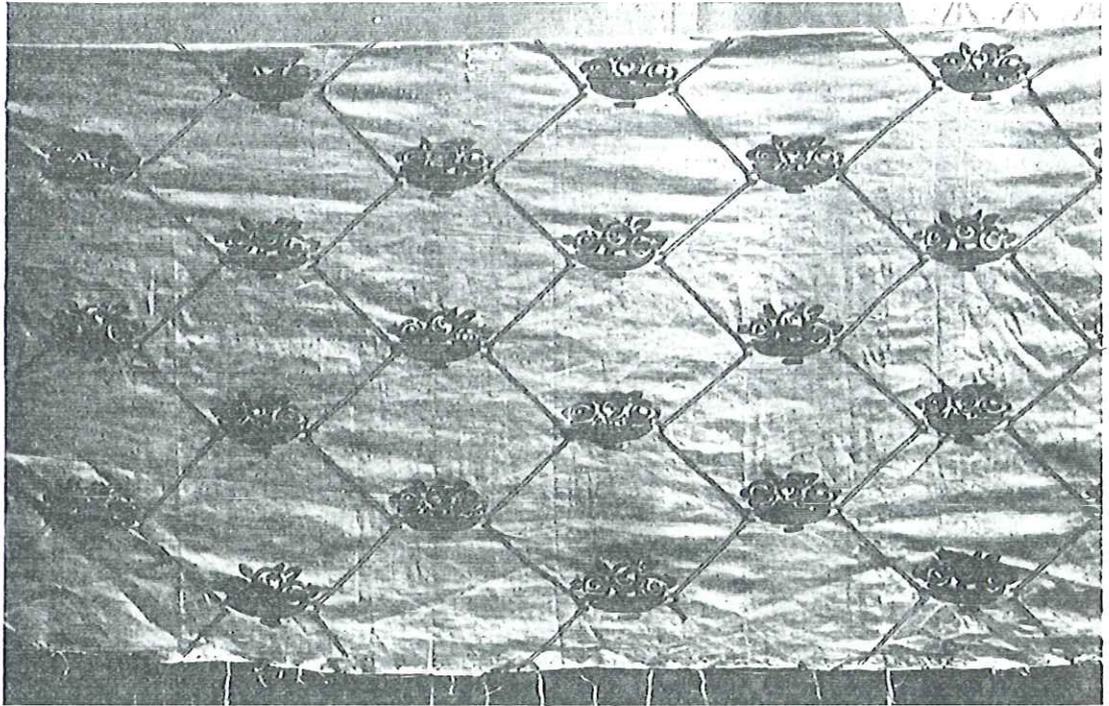
Toutefois, dans le goût du siècle un revirement a lieu. Le vers libre est désuet : il semble être maintenant une puérité. L'impressionnisme, aussi, n'est pas la forme à laquelle se soit arrêtée la peinture dans son évolution. L'ingénieuse technique toute spontanée de Monet, de Sisley et de Pissaro est tout d'abord devenue réfléchie aux mains de



Broderie murale.

J.-L. GAMPERT.

Seurat, de Signac et de Cross qui l'ont employée non plus à transcrire des impressions hâtives, mais à exprimer des concepts décoratifs. Puis, comme ce procédé de raffinement se trouvait à faire encore dans un tableau la part de la sensibilité pareille à celle de la raison, il fut abandonné, et l'on peint de nouveau par teintes unies parce qu'ainsi la coloration et la luminosité ne rivalisent pas dans une composition avec les intentions toutes intellectuelles de l'équilibre, de la mesure et du contraste. Au reste, dans le même temps, s'est assagi le style décoratif de 1900 : il a modéré le mouvement de ses courbes ainsi qu'en témoignent surtout les récents meubles qui sont en vente dans le commerce et qui sont par conséquent représentatifs du goût public. Leur analogie même avec les meubles belges, anglais ou hollandais révèle non seulement que l'on veut des formes contenues, mais encore que l'on cherche une source d'inspiration. Enfin, est-il permis de faire observer que les hommes de l'actuelle génération ne conservent plus, comme leurs pères, une barbe et des cheveux longs pour se composer une physionomie personnelle, mais qu'ils plaquent leurs cheveux, qu'ils coupent leurs moustaches, ou se rasent entièrement la figure ?



Etoffe brodée pour tenture.

LOUIS SÛE.

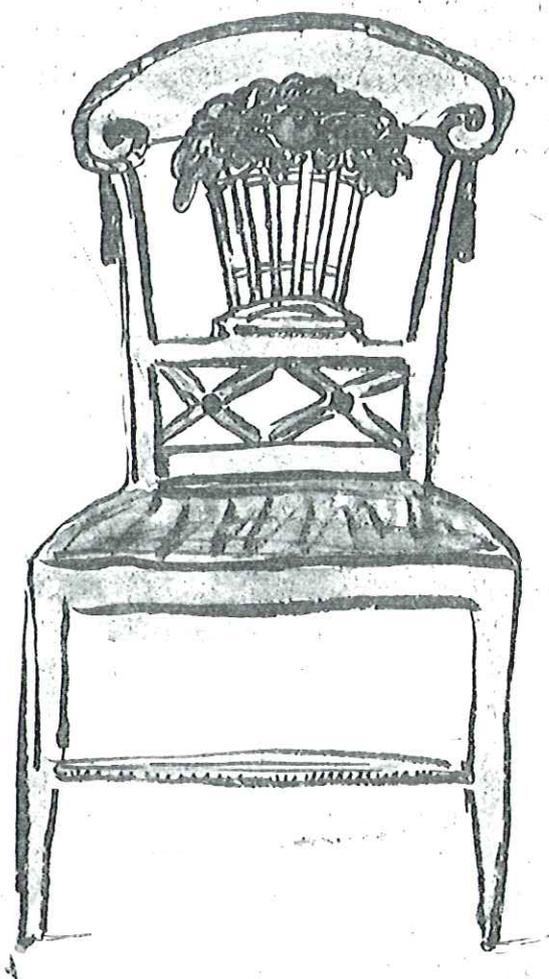
X Pourquoi donc chacun de nous semble-t-il être avide d'une discipline et quelle pourrait être cette discipline ?

Tout d'abord ce revirement dans le goût des hommes est à coup sûr imputable au mouvement de continuelle bascule que subissent nécessairement les choses qui relèvent de la volonté. Comme, d'une part, l'homme est pris entre la raison et la sensibilité, comme, d'autre part, il ne peut à cause de sa nature même se maintenir dans un juste milieu qui est précisément l'idéal du sage, il n'a de choix qu'entre les extrêmes ou des états transitoires. D'âge en âge, l'humanité court donc de l'un à l'autre pôle du possible. Aussi arrive-t-il souvent que deux générations consécutives ne se comprennent pas : parce qu'elles ont des aspirations diamétralement opposées, elles ne jugent de rien d'après le même point de vue. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'une d'elles qui trouvait tout son plaisir à se délecter les yeux et à revivre par l'imagination des sensations visuelles, succède une génération qui recherche des joies intellectuelles, ayant une inclination particulière pour la vie intérieure.

C'est là certainement une explication, mais des causes déterminantes l'accompagnent et la fortifient. Tout d'abord, il n'est pas étrange que nous nous tenions quelque peu éloignés des choses extérieures : nous sommes moins curieux de la nature que ne l'étaient nos pères. Ils ont vraisemblablement éprouvé pour elle, à cette époque de découvertes dans les sciences naturelles, un émerveillement analogue à celui qu'ont ressenti les hommes du XVIII^e siècle, à la lecture des ouvrages de Diderot et de Rousseau, puis à la naissance même des sciences naturelles : tandis que nous sommes, au contraire,

rendus indifférents à la fois par l'accoutumance aux progrès scientifiques et par l'instruction scientifique qu'à des degrés divers nous avons tous reçue. C'est pourquoi d'abord nous n'avons plus ni d'étonnements, ni d'engouements; c'est aussi pourquoi nous prenons de la science une idée plus sérieuse. Nous y voyons autre chose qu'une matière à conférences populaires et nous trouvons oiseuses les apologies qu'en font les tribuns ignorants.

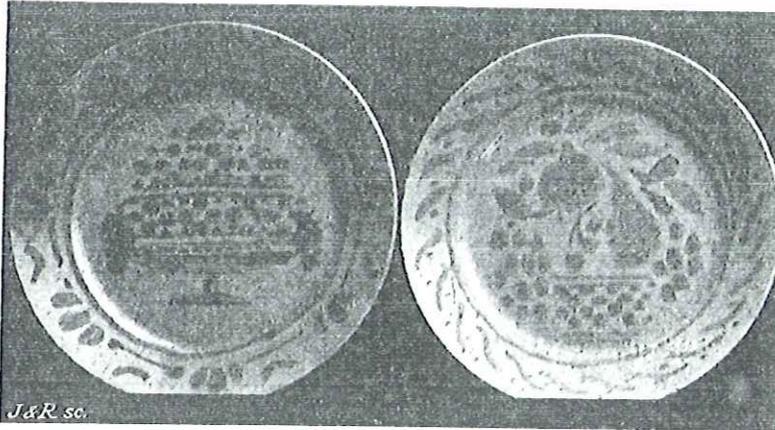
La sensibilité étant non seulement moins avivée, mais encore apaisée, l'esprit l'emporterait, puis régnerait avec modération; mais voilà que menacé, attaqué même il devient actif, s'affermi, gagne de l'audace et grandit son empire. En effet, vers les sommets de l'intelligence, est mise en mouvement par le suffrage universel une invasion de gens médiocres. Etant la majorité, ils sont apparemment les maîtres. Un régime alors s'établit, qui, pour subsister, se fonde non seulement sur les moins intelligents des hommes, parce qu'ils sont les plus nombreux, mais encore sur ce qu'il y a de moins intelligent dans l'homme, sur la haine, l'envie et la jalousie, parce que ce sont celles des passions que l'on dérange le plus facilement. La jalousie inquiète de nos gens leur fait voir, dans la distinction des autres, une diminution de leur propre personnalité. Et quelles sont les distinctions que peuvent avoir des citoyens égaux devant la loi? Est-ce la fortune qu'ils souhaitent? On diminue celle des autres et on en acquiert soi-même. Ils envient l'intelligence qui met au-dessus de la médiocrité: on n'en peut pas acquérir et tout le mécontentement vient de là. Il reste donc à écarter l'intelligence, puis à s'en prendre à ses méthodes de formation. Et l'on a, sans vergogne,



Projet de chaise.

L. S.

LOUIS SÛE.



Assiettes peintes.

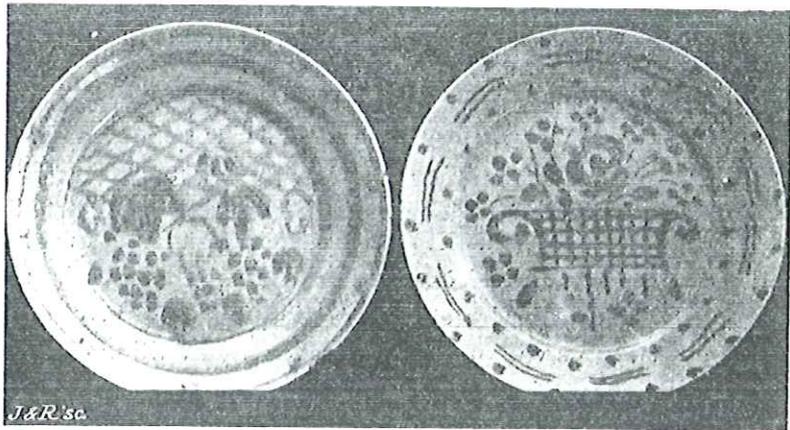
GUSTAVE JAUMES.

recours à de telles pratiques.

Toutefois, une pareille action n'est pas sans produire une réaction. La nouvelle génération ne reste pas courbée. Dans une lassitude complète pour cette domination démagogique, elle se retire en elle-même, seul lieu où, de notre temps, le vulgaire n'ait pas accès; puis, par dégoût des hommes, elle se complait dans les idées. Déjà, pour prendre du réconfort et de la fermeté, pour s'aider à contrepeser l'opinion qui lui est odieuse, elle a recours à ceux des hommes de la génération précédente, qui ont eu l'intuition des formes nouvelles dont sa pensée serait avide. Dans leurs œuvres, elle découvre ce que les contemporains ne voyaient pas. Renan, par exemple, n'est plus particulièrement pour nous l'exégète chrétien; il est l'auteur des Dialogues et des Drames philosophiques. Pour une même raison, nous admirons les toiles de Cézanne, non plus à cause de leurs coloris, mais à cause de leur style. De même, nous omettons que Baudelaire fut un amateur de Paradis artificiels et nous réservons une dilection spéciale au constructeur soigneux de quelques poèmes dépouillés de contingences et rigoureusement ordonnés. C'est ainsi que, retirée dans le commerce de ces grands esprits, comme dans un jardin orné de statues, la nouvelle génération, à la fois par réaction à l'outrecuidance populacière, donne ses soins à un art qui sera compris seulement d'une élite, et par un naturel besoin de délicatesse, incline vers un art d'une élévation telle que le vulgaire n'y atteindra pas. Ce sera donc un art descriptif de sentiments et de raisonnements plutôt que de gestes et d'objets, et qui, pour être pénétré, exigera non plus uniquement de bons yeux, mais un esprit attentif, délicat et délié. Pour préciser, car il existe une arithmétique des chefs-d'œuvre, les formes en seront plus analogues aux Caractères de La Bruyère qu'à Madame Bovary de Flaubert. Le sujet, l'appareil, tout ce que remarque le vulgaire, sera réduit au plus juste, mais à de plus perspicaces, les œuvres décèleront qu'on y a songé, qu'on les a disposées intérieurement avant que de les produire au dehors: elles garderont, en somme, l'empreinte de l'ordre auquel elles auront cédé. Cette revanche de l'intelligence favorisera donc un art d'ordonnement éminemment architectural. C'est dire que les meubles comme les maisons ne seront plus à décrochements multiples, qu'ils ne seront plus composés de matériaux divers, qu'ils ne seront plus asymétriques. Ils seront, au contraire, d'une simplicité volontaire, d'une matière unique, d'une symétrie manifeste. L'effort principal aura consisté à faire résider l'intérêt de l'œuvre dans la beauté de la matière et dans la justesse des proportions. De plus, par la raison que l'esprit se complait dans les généralités, les meubles seront construits pour répondre à

sur le
seulement
sensibilité

des besoins généraux et non plus particuliers comme précédemment : ils seront faits pour une société, plutôt que pour des individus. En outre, le décorateur mettra ses soins, quant à la coloration, à réaliser, non plus des modulations ténues, mais de franches oppositions de couleurs.



Assiettes peintes.

GUSTAVE JAUMES.

Enfin, ces couleurs, pour s'accorder avec la gravité de la pensée, seront quelque peu pesantes.

Cette inclination pour un art qui doit être fondé sur la raison et qui doit mettre notre intelligence dans une fête continuelle, nous porte naturellement à affectionner le xvii^e siècle. Ne donne-t-il pas, en effet, par ses ouvrages, une complète satisfaction à la tendance momentanément rationaliste de notre goût ? Mais à pénétrer les œuvres de Corneille, de Descartes, de Pascal, de Bossuet, de Molière, de Racine et de La Bruyère aussi bien que celles de Mansart, de Poussin et de Le Nôtre, nous constatons que le règne de Louis XIV fut rendu certainement unique dans l'histoire des arts par le développement des qualités mêmes que maintenant nous recherchons. Dans le moment où nous nous approchons ainsi de ces formes artistiques, qui se trouvent être non seulement l'apanage de notre race, mais encore la gloire de notre pays, naît en nous un prompt sentiment de fierté nationale.

Nous sommes d'ailleurs, ramenés à la France d'une façon décisive par réaction à l'internationalisme. La nouvelle génération fit, au contraire des précédentes, non seulement des voyages, mais des séjours à l'étranger : et parce qu'elle en trouvait l'occasion et parce qu'elle était encline, quelque peu, au sentiment internationaliste qui naissait alors en France, elle contracta des relations au delà des frontières. Mais lorsqu'elle s'aperçut au cours de certains événements que ces Allemands et ces Anglais qu'elle connaissait, étaient profondément patriotes, elle se prit pour la France d'un amour d'autant plus vif que sa désillusion avait été complète.

C'est donc à la fois par un besoin nouveau de notre goût et par une réaction à des influences intérieures que nous nous soumettons à la discipline française.

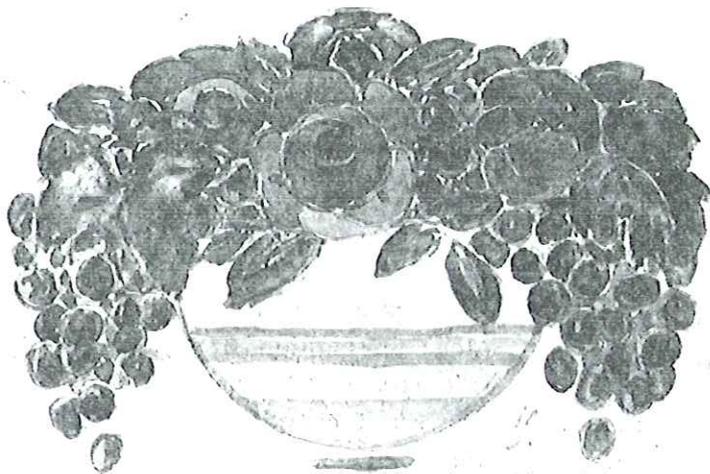
Aussi, pour les objets mobiliers ne prendrons-nous conseil ni des Anglais ni des Hollandais, mais continuerons-nous la tradition française, faisant en sorte que ce style nouveau soit la suite du dernier style traditionnel que nous ayons, c'est-à-dire du style Louis-Philippe ; tandis que ce serait complètement arbitraire et certainement illogique que de s'inspirer de tel ou de tel autre style antérieur, comme certains l'ont préconisé. D'ailleurs, par la raison que le style Louis-Philippe n'est pas encore très éloigné de nous, et qu'il s'est développé sous une monarchie bourgeoise, il eut pour fin

de satisfaire non seulement à des exigences, mais encore à des mœurs qui différaient des nôtres moins sensiblement que celles d'aucune autre époque précédente. C'est donc du style Louis-Philippe que nous pouvons tirer le meilleur enseignement, surtout si l'on veut bien considérer qu'il importe non pas de le recommencer, mais de le continuer. Tout d'abord, la réalisation de nouveaux désirs nous préservera du pastiche, mais plus encore peut-être notre penchant intellectuel qui va non pas aux romantiques, mais aux artistes du siècle de Louis XIV. Certes, il n'y a aucune incohérence, aucune incompatibilité à se pourvoir du nécessaire dans deux époques différentes : nous recherchons des qualités de clarté, d'ordre et d'harmonie que nous trouvons complètes au XVIII^e siècle, et d'autre part, nous voulons renouer avec la tradition que nous voyons arrêtée vers 1848. D'ailleurs, l'époque même de Louis-Philippe ne nous offre-t-elle pas un contraste plus grand : dans ces maisons simples, dépourvues d'ornements, exactement symétriques que chacun de nous peut encore voir, habitaient de fougueux romantiques qui recherchaient l'antithèse, abhorraient l'alexandrin classique et détestaient l'unité ?

Enfin, comme l'actuelle génération met son plaisir non plus dans la nouveauté de l'impression, mais dans la justesse de l'expression, l'originalité de l'artiste résidera dorénavant non plus dans l'inspiration qui suggère l'idée, mais dans l'imagination qui la développe. Le sujet des romans, des tableaux et des frises murales ne sera donc plus imprévu. Comme en lui-même il nous importe peu, il sera simple. Aussi, tandis que le littérateur décrira l'homme, que le peintre tirera du milieu dans lequel il vit le choix de ses images, le décorateur empruntera le thème de ses variations à la nature dont il groupera en une corbeille ou tressera en une guirlande les fleurs et les fruits ; et rien ne rendra mieux compte de la fantaisie de chacun. C'est ainsi que la corbeille et la guirlande de fleurs et de fruits en viendront à constituer la marque du nouveau style)
comme ont fait au XVIII^e siècle, par exemple, la torche, l'arc, le carquois et les flèches

ANDRÉ VERA.

Photographies Louis Lémery, 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris.



Esquisse ornementale.

LOUIS SÉE.